

L'Abbeille.

13ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 29 JANVIER, 1880.

No. 20.

Pour les pauvres.

Riches, dans vos palais où règne l'abondance,
Le soir, quand sous vos yeux l'harmonieuse danse
Fait tourner ses chœurs plus légers que le vent ;
Songez-vous quelquefois que, dans d'autres demeures,
Il est des malheureux pour qui toutes les heures
Sont un cauchemar effrayant ?

Oh ! oui, songez-vous bien que près de vous peut être,
Il n'y a qu'un instant, là, sous votre fenêtre,
Les enfants à leur mère ont dit : nous avons faim !
Et la mère, sentant défaillir son courage,
Dans ses mains, en pleurant, a caché son visage.
Car elle n'avait plus de pain.

Pendant que vos foyers de feux ardents rayonnent,
Dites-moi, songez-vous à tous ceux qui frissonnent
En regardant fumer vos toits d'un œil jaloux ?
Et ces petits enfants qui, pieds-nus sur le glacis,
Apprennent à souffrir avant d'apprendre à vivre,
A leurs misères songez-vous ?

Car souffrir, ici-bas, est le lot d'un grand nombre :
Pour eux, le jour au jour succède toujours sombre,
Et leur bouche jamais n'ose dire : demain ;
Ils ne soupirent plus qu'après la froide tombe :
A tout ce qui se meurt, à la feuille qui tombe
Ils en demandent le chemin.

Cependant, quand s'ouvrant pour calmer leur misère,
Un main dans leur sein dépose avec mystère
Un peu d'or, capital au ciel même prêté,
Faveil au pur rayon que reflète l'opale,
Un éclair du bonheur brille sur leur front pâle :
Ils ont connu la Charité.

Charité ! Charité ! quelle sublime chose !
Chaque fois que ce nom sur nos lèvres se pose,
Nous sentons notre cœur battre plus fortement.
La Charité, c'est Dieu qui la mit sur la terre
En disant au puissant : " L'indigent est ton frère,
Je vous chéris également."

Après, quand un vieillard dont la tête s'incline,
Qui, sous le poids des ans, avec peine chemine,
Sur votre seuil, hélas ! en vain tombe à genoux ;
Quand un petit enfant, tout frêle et froidure,
De lui donner du pain vainement vous conjure,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez donc, oh ! donnez : cela soulage l'âme.
Cela sur tous les maux met un divin diadème
Cela nous fait amis de Jésus, l'Homme-Dieu :
Donnez pour être heureux ; donnez pour voir les anges
Dans vos rêves, la nuit, en joyeuses phalanges
L'asser et repasser comme des traits de feu.

Donnez, dès qu'un jour, au jugement suprême,
Jésus met à vos fronts un brillant diadème
En vous déant avec douceur :
" Vous fîtes mon soutien aux jours de ma détresse ;
Maintenant, comme moi soyez de sa allégresse,
Venez partager mes bonheurs."

DEBILA.

La Société Laval.

Son histoire.

(Suite.)

L'année 1852 porte avec elle un caractère tout spécial. On laissa de côté l'histoire avec ses profonds en-

seignements, l'éloquence avec ses sublimes accents, pour entrer dans une sphère nouvelle, mais non moins importante ni moins agréable, la lecture et la déclamation. Épris d'un généreux amour pour notre belle langue française, les membres de la Société Laval s'appliquèrent à en bien rendre toutes les beautés, d'abord par une lecture correcte, et ensuite par une déclamation naturelle et élégante. De là deux genres de travaux qui occupent la plus grande partie de cette seconde année, et nous offrent une série de séances très intéressantes, et souvent même très animées. Voici comment l'on savait introduire la variété dans ces exercices qui, il nous semble, auraient dû être d'une monotonie désespérante. Lorsque le lecteur avait fini de lire son morceau, chaque membre faisait ses appréciations sur la lecture; ces appréciations engendraient bientôt la discussion, et l'on comprend facilement l'intérêt et surtout l'utilité de ces débats pacifiques où il s'agissait de donner à notre langue son caractère propre et d'éloigner les défauts qui se glissent bien trop souvent dans nos conversations et surtout dans nos lectures. Il en était de même pour la déclamation : chacun était libre de faire ses remarques et de signaler les défauts qu'il croyait avoir trouvés chez le déclamateur : de là naissait une mêlée générale après laquelle vainqueurs et vaincus remportaient une égale part de triomphes et d'avantages.

Mais chaque génération a ses goûts et ses préférences. La Société Laval après avoir vu fleurir dans son sein l'étude de l'éloquence, de la déclamation et de la bonne prononciation, se change tout à coup en une arène où l'on voit descendre de vaillants lutteurs armés de toutes pièces, et prêts à affronter sinon les périls, du moins les obstacles. La discussion avec ses improvisations quelques fois entrecoupées, mais toujours assaisonnées de faits et de documents irrécusables, va désormais occuper une longue série de séances auxquelles, si vous le voulez bien, nous allons assister pendant quelques instants.

Le premier sujet offert au jugement impartial de la Société, fut celui-ci : " Est-il utile pour nous de faire paraître l'Abbeille." Nos lecteurs s'étonnent sans doute de voir qu'une pareille question

ait pu prêter matière à discussion à nos prédécesseurs. Mais il faut bien remarquer qu'ils n'avaient pas les mêmes avantages dont nous jouissons aujourd'hui pour publier ce charmant journal : des sacrifices nécessités par cette publication contrebalançaient l'utilité qu'ils auraient pu en retirer. Il s'agissait donc de peser les avantages et les difficultés, et de faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Les annales de la Société ne mentionnent pas la décision prise sur cette importante matière.

Après ces débats qui touchaient des intérêts tout à fait contemporains, les membres de la Société firent un retour sur le passé, ils cherchèrent dans l'histoire, deux hommes qu'ils pourraient mettre en face et sur lesquels pourrait s'exercer leur ardeur belliqueuse. Leur choix tomba sur les deux princes des orateurs anciens : Démosthène et Cicéron. Alors, nous voyons ces deux génies, secouant pour un moment la poussière de leurs tombeaux, apparaître successivement avec leur œuvres immortelles et les siècles qui les avaient couronnés. D'un côté c'est Démosthène anéantissant sous les foudres de son éloquence mâle et vigoureuse les basses jalousies d'un rival ambitieux, dévoiant à ses compatriotes les perfidies d'un Philippe, leur reprochant avec une fermeté et une franchise propres aux grandes âmes la fatale inertie dans laquelle ils sont plongés, et s'efforçant de secouer leur torpeur par le tableau des malheurs qui s'apprentent à fondre sur Athènes. D'un autre côté c'est Cicéron, avec son inépuisable fécondité, avec la richesse et l'éclat de son éloquence, en un mot avec tous ces talents d'orateur que Rome a tant de fois admirés, et dont elle a été tant de fois la glorieuse esclave.

Après avoir pesé avec équité les qualités et les défauts des deux plus grands orateurs de l'antiquité, la Société Laval voulut opposer à leur tour les deux plus grands généraux qui aient paru dans l'histoire des peuples : Alexandre et Napoléon. Certes, le sujet ne manquait ni d'intérêt ni de grandeur. Alexandre réunissant la Grèce sous ses drapeaux, et anéantissant par la force de son bras l'immense armée des Perses ; Napoléon vainqueur de l'Italie, puis maître et législateur de l'Europe qu'il retire du

gouffre affreux où l'avaient plongée les fatales révolutions, il y avait là un vaste champ ouvert aux disciples de l'éloquence : aussi surent-ils en profiter, et les nombreuses séances remplies par cette discussion furent d'un intérêt piquant, et permirent en outre à tous les membres d'acquiescer des notions plus claires et plus précises sur ces grands génies qui ont joué un rôle si important dans l'univers.

Cependant ces longs débats semblèrent épuiser les forces des membres, et les années 1855 et 1856 marquent une de ces périodes de crise et de faiblesse que toute société doit s'attendre de traverser, et qui souvent ne sont que le prélude de jours plus glorieux. Durant cette période les séances deviennent plus rares, et le zèle semble s'affaiblir en dépit des généreux efforts de quelques membres. Toutefois, les annales de la Société peuvent encore enregistrer de beaux et utiles travaux. Tel est par exemple un discours sur la dispersion des Acadiens : il y avait de quoi enflammer un jeune orateur dans ce sujet éminemment patriotique, dans le récit de ce drame épouvantable dont les sanglantes cruautés seront toujours une tache pour l'honneur de l'Angleterre. Tel est encore un autre travail sur les études classiques ; ici l'orateur, mûri par l'expérience, s'applique à démontrer l'immense avantage des études classiques, et l'utilité pratique de chacune des branches qui les composent : ce sujet d'une actualité frappante, ne pouvait manquer de produire les plus heureux résultats.

Il faut encore mentionner une discussion sur le sujet suivant : Quel est celui d'entre ces quatre sujets, le commerçant, le cultivateur, le militaire et le savant, qui sert le plus essentiellement l'Etat ? Le commerçant se présente d'abord avec ses spéculations si grandioses et si bien calculées : c'est lui qui soutient l'industrie, accroît les ressources matérielles d'un pays, et favorise les communications à l'étranger. Puis vient le cultivateur avec sa vie douce et paisible, et son travail laborieux dont les résultats, sans satisfaire les vues étroites d'une vaine ambition, n'en sont pas moins d'un poids immense pour la gloire et la prospérité d'une nation. La noble mission du militaire est ensuite mise en relief par les disciples de Bellone qui montrent les intérêts du pays sauvegardés, et la gloire nationale augmentée par les bras de ses vaillants défenseurs. Enfin apparaît le savant, déversant sur l'humanité les précieux trésors de sa science, et régnaient en vainqueur sur le monde des intelligences. C'est à ce dernier que les membres accordèrent leurs suffrages, honorant ainsi d'une préférence non équivoque la grandeur et l'importance d'un rôle qu'ils étaient appelés à jouer eux-mêmes plus tard.

A cette époque de calme et même de ralentissement, succéda une période de trouble et d'agitation bien propre à tirer les esprits de leur apathie, mais dont les effets furent malheureusement funestes à la Société. La fatale Discorde, poussée par je ne sais quel mauvais génie, apparut dans la Société, et voulut y établir son empire tyrannique. Fascinés par ses vaines promesses, les membres lui donnèrent accès pour quelque temps ; alors commença une série de séances orageuses pendant lesquelles naissaient à chaque instant des discussions violentes, où l'on mettait souvent en oubli les préceptes de la Rhétorique et surtout les précautions et les bienséances oratoires. Tantôt c'était le procès-verbal du Secrétaire que l'on mettait au jeu : sentiments impartiaux, appréciations illicites, longueur démesurée, tout était soumis à une critique sévère, quand elle n'était pas outrée. Tantôt l'on attaquait au passage une malheureuse motion qui avait le tort de ne pouvoir satisfaire tous les goûts : on l'enveloppait d'objections, d'amendements, de sous amendements, et que sais-je encore ? Aussi après avoir passé par tant de creusets divers, le pauvre *bill* en sortait rarement intact : heureux quand il n'était pas jeté dans le *fatal panier*, pour y rester enseveli dans un éternel oubli. Et puis, il fallait voir ces flots d'éloquence se heurtant les uns contre les autres, ces investives lancées contre un malencontreux adversaire qui osait manifester son opinion, ces éclats de voix dont le principal résultat était d'étouffer les raisons d'un adversaire auquel la nature avait refusé de puissants organes, et enfin ces mouvements et ces gestes passionnés, peu conformes aux règles de l'art, mais qui avaient du moins l'avantage d'attirer les regards et de distraire les esprits. Quand, après plus de vingt ans, on parcourt le récit de ces violents débats, on se rappelle involontairement les séances orageuses de l'Assemblée Législative, où les Girondins et les Montagnards vidaient leurs querelles à qui mieux mieux : *Sic magna cum parvis componimus*. Mais, il n'est pas besoin de dire que les suites ne furent pas aussi funestes dans la Société Laval, qu'au sein de l'Assemblée Législative. Toutefois cet esprit de discussion paralysa pour quelque temps les plus généreux efforts, et empêcha la production de travaux utiles et sérieux, tels qu'en exigent les règles de la Société.

Cette période porte avec elle un enseignement dont nous devons profiter en passant ; c'est que le principal aliment pour la vie d'une Société quelconque, est l'union de ses membres, ou, pour me servir d'un principe devenu proverbe, *l'union fait la force*. Ce qui manquait alors à la Société Laval, ce

n'était ni les membres, ni les talents, ni même la bonne volonté, mais le défaut d'union semblait neutraliser les plus nobles efforts. Puisse cet exemple de nos prédécesseurs nous servir de leçon pour l'avenir ! Alors nous ne nous repentirions pas d'avoir retracé ici cette page un peu obscure de nos annales.

DISCIPULUS.

(à continuer.)

M. le Supérieur du Séminaire de Nicolet.

L'autorité est si belle et si nécessaire dans une institution, que nous aimons toujours à lui rendre hommage dans la personne de celui qui la représente : c'est ainsi que nous comptons au nombre de nos plus joyeuses fêtes celle de notre vénérable Supérieur.

Le R. M. N. Bellemare mérite à plusieurs titres la reconnaissance des élèves. Ses éminentes qualités lui ont déjà concilié tous les cœurs depuis qu'il remplit la fonction de son prédécesseur, le feu R.-M.-Ths. Caron, appelé au ciel par la divine Providence. Je rapproche ici deux noms, ils sont également chers au Séminaire de Nicolet.

Nous avons, mercredi soir, célébré cette fête d'une manière grandiose, M. L.-N. Bernard, physicien, souhaila la bienvenue à Mgr des Trois Rivières, puis lut une magnifique adresse ; M. le supérieur sut y répondre en termes très-appropriés et son allocution fut accueillie par une salve d'applaudissements.

Athalie, ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, a été représentée avec un rare mérite sur notre théâtre qui était assez splendide puisqu'il représente le Temple de Jérusalem ; la judicieuse prédiction de Boileau au grand Racine s'est une fois de plus réalisée, en effet nous avons tous admiré ces scènes si touchantes, si dignes d'admiration, et nous nous sommes surtout attendris sur le sort du petit Joas que la vaine *Athalie* voulut renverser du trône de David. Bref, cette sublime tragédie en cinq actes a été couronnée d'un plein succès. Il fallait l'habileté savante et l'énergie du R. M. Ed. Buisson pour exercer une tragédie rarement représentée sur nos théâtres canadiens ; la capacité des acteurs lui fait indubitablement le plus grand honneur : MM. L.-H. Lavallée, H. Plourde, E. Barry, G. Prince, A. Lessard, J. Hamel, P. Côté, A. Duguay, F. McCaffrey, A. Quesnel, J. Trigamme, C.-J.-M. Verge et A. Smith se sont distingués dans leur rôle respectif. Le chœur des Lévités, sous la direction de M. l'abbé P. Manseau et de M. A. Courchesne a été parfaitement exécuté.

Monseigneur Lafèche et 80 prêtres, venus de différents diocèses, rehaussaient

par leur présence l'éclat de notre soirée dramatique.

La gratitude fait naître de bien douces émotions, et le cœur vraiment sensible ne devrait jamais négliger la pratique d'une aussi noble vertu, car il n'aura jamais à se repentir d'un acte que la nature lui commande.

Tous les spectateurs sans doute n'oublieront de sitôt cette fête annuelle de M. le Supérieur.

UN NICOLETAÏN.

L'Abuille.

"I orsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUEBEC, 29 JANVIER 1880.

L'examen d'hiver.

Mardi prochain commencera l'examen du premier semestre. Ce sera le moment d'exhiber le bagage de connaissances acquises depuis le commencement de l'année.

L'aspect nouveau sous lequel se présente cet examen est bien propre à faire réfléchir ceux qui auraient quelques petites négligences sur la conscience. Autrefois les fumeurs pouvaient dissimuler leur déconfiture dans l'angle obscur d'une classe, ou derrière une table protectrice; maintenant il faudra devant tous les confrères, recevoir son brevet de savoir ou d'ignorance. Tous seront témoins des succès et des revers. Sans compter que la lecture des notes n'est pas du tout retranchée. Elle reste toujours comme le couronnement de ces épreuves. Comment voulez-vous après tout cela que vers la fin de janvier les élèves de la grande et de la petite salle n'aient pas un petit bout de diable-bleu?

La pièce de vers de ce numéro nous est arrivée du Séminaire de Chicoutimi. Grand merci à l'auteur de cette jolie poésie.

On nous a fait voir un exemplaire du journal *Paris-Murcie* publié à Paris, au profit des inondés de la Murcie. Comme la plupart de nos abonnés le savent, ce journal n'a eu qu'un numéro; il renferme des autographes de la plupart des souverains régnants, des articles écrits par les princes de la littérature, des sciences et des arts, sans compter de nombreuses illustrations dues au crayon des plus célèbres artistes français. Ce numéro a été donné à la bibliothèque de l'Université par le Docteur J.-P. Lavoie, M. D.

Il nous est arrivé plusieurs réclamations au sujet de la pipe de plâtre que notre aimable correspondant de la semaine dernière avait vue dans la poche

du Grand-Jean. Nous en publions une plus loin. Nous concédons à nos amis que Grand-Jean pouvait connaître l'usage du tabac, mais il nous reste encore un petit scrupule: nous avons cru voir des pommes de terre autour du fameux dindon? C'est peut-être une illusion d'optique. Nous souhaitons qu'une autre "plume" du défunt nous édifie sur ce point.

Société S. Louis de Gonzague.

Dimanche dernier ont demandé la parole, MM. Napoléon Rinfret, Docile Brousseau, et Joseph Pouliot.

M. N. Rinfret a rendu avec grâce une petite fable intitulée: *La jeune Taupe et sa Mère*. La finesse et la naïveté, aiguës d'une pointe benigne, dont l'illustre archevêque de Cambrai ornait ses fables, ont trouvé un heureux interprète en ce Monsieur.

M. D. Brousseau joint à un geste un peu serré une articulation encore embarrassée. Cependant ses premiers succès l'enhardiront, et nous espérons l'entendre de nouveau avant la fin de l'année.

La séance a été glorieusement terminée par un discours inédit, prononcé par M. J.-C. Pouliot: *Daulac à ses amis*. Daulac à la vue des malheurs dont la Nouvelle-France vient d'être la victime, apprenant les préparatifs gigantesques qu'ont faits les Iroquois pour détruire la colonie, exhorte ses compagnons au nom de la religion et de la patrie à marcher au devant des barbares. M. Pouliot a eu des mouvements vraiment pathétiques. Son articulation est heureuse, sa voix souple, son geste abondant et presque toujours à propos.

Nos meilleurs souhaits aux orateurs du jour.

UN MEMBRE.

Société Laval.

M. Joseph St-Amand prononçait, dimanche dernier, devant cette Société, un discours remarquable en faveur de la liberté de la Presse. Ennemi acharné de la tyrannie, M. St-Amand veut la liberté pour la Presse comme pour tout le reste. L'orateur nous a montré la Presse dans tous les pays, et à tous les points de vue; puis, considérant que sans la liberté, la manifestation des idées est nécessairement soumise à un parti ou à une faction à l'exclusion de tout autre: "J'ai mieux, s'est-il écrié, voir se propager ensemble l'erreur et la vérité, que de voir se propager l'erreur seule, car l'erreur peut être tolérée, et la Presse doit être libre, même en admettant des abus, puisque l'en n'abuse que de ce qui est bon; et, comme l'a dit Tacite, *il y aura des abus tant qu'il y aura des hommes*." La question s'agit fort, comme on le voit, à la Société Laval; aussi cette Société semble-t-elle vouloir se prononcer bientôt. Nul doute qu'elle ne le fasse avec une grande sagesse, de sorte que nous

saurons enfin à quoi nous en tenir à cet égard.

Nous avions oublié la semaine dernière de donner le résultat des dernières élections. Ont été élus:

Président: M. E. Verret.
Vice-Président: M. J. St-Amand.
Secrétaire: M. E. Joncas.

Premiers.

Mathématiques.

M. Moreau,
N. Angers,

Algèbre.

Seconde.

G. Hamel,
J.-E. Taschereau,

Narration française.

Mémoire et explication.

Eléments.

T. Delisle.

Instruction religieuse.

Huitième.

J. Déry,
P. Mercier.

Exercice français

Correspondance.

Monsieur le Rédacteur,

C'est sans doute par inadvertance que M. le "reporter," dans son compte-rendu de la soirée du 15 janvier, a semblé prétendre que l'usage du tabac n'était pas introduit en France en 1590. Je pourrais lui objecter, abstraction faite de toute personnalité, l'opinion de plusieurs auteurs, disant que le tabac fut introduit en France en 1510 par J. Nicot, et "mis à la mode" par François de Lorraine.

Il pouvait donc très-bien arriver que "Grand-Jean" fit usage du tabac, surtout après la bataille d'Ivry (1590), alors que les seigneurs de la cour de Henry IV s'étaient rassemblés chez lui pour faire ripaille.

D'ailleurs, je trouve que, de "l'apparence" d'un tuyau de pipe, conclure à la réalité d'une respectable pipe de plâtre est ce qu'on peut appeler un tour de force.

UNE "PLUME" DU ROYAL DINDON.

Le R. P. Beckxs.

Nous avons dit, dans un des derniers numéros du *Messenger*, le jugement porté par le Saint Père sur le R. P. Beckxs, supérieur général des Jésuites.—Voici maintenant quelques extraits d'une correspondance adressée à un journal de Paris, qui nous fera connaître davantage cet éminent personnage:

"Il y a dix ans que le chef de la Compagnie de Jesus demeure à Fiesole, et personne ne songe à remarquer sa présence, excepte les malheureux, qui trouvent toujours à la porte de cette maisonnette les secours dont ils ont besoin. Un jeune frère aux cheveux ras vint m'avrir:

"— Le Père Beckxs? demandai-je en présentant une carte.

"Je fus reçu immédiatement.

"Je me trouvais en présence d'un

bon vieillard, à la figure souriante, à l'œil expressif et doux, qui me reçut (moi qui ne l'avais jamais vu) comme une vieille connaissance. Le Père Beckxs a une de ces belles têtes flamandes qui rappellent les portraits de Van Dyck. Je lui dis que j'étais venu pour m'informer auprès de lui de la situation exacte faite à la Compagnie par les lois italiennes; c'était, à vrai dire, un gros mensonge; j'étais venu pour voir le *Pape noir*, voilà tout. Il eut l'air de comprendre que c'était là un prétexte et son œil pénétrant s'arrêta sur moi avec un peu d'ironie.

— Nous n'existons plus pour le gouvernement italien, dit-il; mais supprimant la Compagnie, on n'a point sévi contre nos personnes; et, comme prêtres, nous pouvons encore faire beaucoup de bien.

— Il me proposa de faire un tour de jardin, et il me conduisit sur une petite terrasse du haut de laquelle on jouit de la vue de Florence et de ces belles montagnes qui entourent la ville comme une couronne de gloire.

— Vous êtes si bien ici, dit-il.

— La persécution, me répondit-il en souriant, a toujours eu pour effet de nous faire monter près de Dieu.

— Il se recueillit un instant et il ajouta :

— Voyez-vous, mon cher monsieur, les gouvernements qui suppriment les ordres religieux, et les Jésuites en particulier, se placent dans la plus fautive position. Ils nous enlèvent notre situation publique, et il se privent par là du moyen de nous surveiller et de savoir ce que nous faisons.

— Si nous étions des conspirateurs, comme on le dit, nous aurions beau jeu, mais nous ne conspirons que pour le salut des âmes, et Dieu ne permet point que notre mission soit anéantie. On nous enlève nos biens, et les fidèles nous rendent plus que nous n'avons perdu; on ferme nos écoles et de généreux protecteurs nous ouvrent leurs maisons, où notre enseignement continue sous l'inviolable garantie du domicile privé de nos convents, et les plus illustres familles de ce pays nous offrent à l'envie l'hospitalité. C'est pourquoi le gouvernement se trouve placé dans cette singulière alternative, ou de renoncer à atteindre le but qu'il s'est proposé par ses lois de proscription, ou de faire de nouvelles lois contre ceux qui nous protègent et d'entreprendre une persécution véritable contre toute une classe de citoyens.

— On accuse, lui dis-je, la Compagnie de trop s'occuper de politique.

— Oh! me répondit-il, si vous saviez comme la politique me semble une misérable chose, à nous qui luttons pour les triomphes de l'Évangile dans le monde entier. Chaque année, plusieurs de nos frères meurent dans les contrées barbares pour la propagation de la foi; les uns succombent à des maladies terribles dans les climats malsains; les autres périssent dans d'effroyables supplices qu'ils endurent en bénissant le nom de Dieu; et, lorsque la nouvelle de leur mort arrive, je reçois à chaque instant

des lettres de mes religieux qui demandent à partir pour aller prendre la place de ceux qui sont tombés, et je n'ai que l'embarras du choix, vous comprenez que la politique devient une fort petite chose lorsqu'on vit dans ce milieu d'héroïsme et de perpétuel dévouement."

— Les cloches de Fiesole et de Florence sonnaient en ce moment l'Angelus du soir. Le père Beckxs se découvrit et nous récitâmes ensemble la salutation angélique: et en contemplant ce vieillard qui priait avec une ferveur d'enfant, je me souvins des vers charmants du Dante :

C'était l'heure où le nouveau pèlerin se sent blesser d'amour s'il entend dans le lointain une cloche qui paraît pleurer le jour près de mourir. Je vis une de ces âmes se lever et demander avec la main qu'on l'écoutât. Elle joignit et éleva ses deux mains comme si elle eût dit à Dieu : Rien autre que toi ne m'occupe.

Messager de St Joseph.

Charité Gambettiste.

D'après une loi, les bureaux de bienfaisance ont été remaniés, de manière qu'en beaucoup d'endroits les prêtres et les hommes religieux en ont été exclus. A Paris, par exemple, dit le journal *La civilisation*, on a remercié les curés de leur coopération, ainsi que les membres catholiques dont le concours était gratuit. On les a remplacés par quatre-vingt-trois bons républicains, au traitement de 2,500 francs en moyenne; ce qui fait perdre aux malheureux la petite somme de 207,500 fr. par an.

— Ces administrateurs, ajoute le journal, ne connaissent d'autre misère que celle qui provient de la politique. L'aumône n'est plus un soulagement, mais un encouragement, une récompense.

— Il y a encore quelque chose de plus odieux; l'argent destiné aux pauvres, on s'en sert pour tuer la foi dans les âmes. *La Gazette de France* parlait, il y a quelques jours, d'un membre du bureau de bienfaisance visitant une femme malade et lui disant tout à coup, apercevant un crucifix: "Ah! vous vous servez de ça, vous? Eh bien sachez que ceux qui s'en servent et auront recours aux prêtres devront désormais renoncer à être assistés par les bureaux de bienfaisance."

La conscience, je ne dis pas seulement des catholiques, mais de tous les honnêtes gens, s'est révoltée contre une telle manière d'agir, et aussitôt à Paris et dans les départements, on a formé des comités de bienfaisance libres, où l'on ne vend pas la charité. Le *Figaro* a ouvert une souscription pour les pauvres de Paris, qui en quelques jours a atteint le chiffre d'un million de francs qui ne manquera pas d'être de beaucoup dépassé.

On vient d'écarter le prêtre des bureaux de bienfaisance, on le repousse de l'école, on voudrait l'éliminer des hôpitaux, tout-à-l'heure on va le chasser de

l'armée par la suppression de l'aumônerie militaire. Le soldat de l'Angleterre et de la Prusse a son ministre protestant et même son aumônier catholique auprès de lui dans la caserne et sur le champ de bataille, le russe son pope, le turc et l'arabe son marabout, le sauvage de l'Afrique son féticheur; seul au fils de la France catholique on refuse son prêtre; il est dit qu'il n'aura personne auprès de lui pour lui offrir une parole de consolation et d'espérance, lorsque gisant sur le champ de bataille, il expirera pour sa patrie. Si quelqu'un, en France, s'avisait de proposer la suppression du service des ambulances, il se ferait lapider, mais lorsque des hommes, qui probablement ne voient pas de différence entre le cheval et son cavalier qui meurent ensemble sur le champ de bataille, viennent dire qu'il faut retirer le prêtre au soldat de la patrie, on déclare une pareille proposition admissible et digne d'examen.

La moustache.

Ce n'est pas sans scrupules que nous empruntons à la *Gazette nationale et militaire de Londres* les données suivantes sur les avantages des moustaches. Nous craignons d'encourager outre mesure l'amour, la vénération que plusieurs parmi nous semblent porter à cet ornement de toute figure virile. Qui sait même si nos amis de la petite récréation ne nous en voudront pas de faire miroiter ainsi à leurs yeux le fruit défendu, eux qui ont beaucoup plus d'esprit que de barbe au menton. Risquons toujours.

La feuille anglaise affirme que porter moustache est une excellente mesure hygiénique. Elle prétend que ce développement pileux, agissant comme partie de l'appareil respiratoire, absorbe le froid de l'air avant qu'il entre dans les narines, et est par conséquent un préservatif contre la consommation. D'après la même autorité, les régiments qui portent moustaches sont bien moins sujets que les autres aux maladies de poumons.

Voilà plus qu'il n'en faut pour mettre les moustaches en honneur plus que jamais. Que ceux qui n'en ont pas encore se consolent en chantant avec Gaston: Ça poussera! Ça poussera! v.

L'Abeille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Verret, Petit Séminaire de Québec, agent général de *L'Abeille*.

Agents: à la petite salle, M. T. Mercier; chez les externes, MM. E. Lamontagne et E. Genest; à Nicolet, M. F. Cormier; à Ste. Thérèse, M. T. Lord; à Rimouski, M. A. Gagnon.